

recevoir un assez bon repas pour 3 roubles et demi.

Pour de l'argent, chacun peut obtenir beaucoup de luxe. Les enfants, dont quelque 50,000 ont été logés, sont admirablement traités, et hors du manque de lait, ont fort peu à se plaindre. Dans les écoles publiques, des repas gratuits sont donnés aux enfants, et l'on voit, sur la figure de la jeune génération, peu des indices de souffrance que les personnes plus âgées ont endurée et endurent encore. La condition alimentaire s'est récemment améliorée, par suite de la suspension des trains à passagers, et de la reprise de l'Ukraine où la nourriture est abondante. Il est arrivé quodidiennement de 60 à 100 chars d'aliments à Pétrograd depuis le 18 février.

Peut-être est-il futile d'ajouter que ma solution du problème russe est en quelque sorte la reconnaissance du gouvernement actuel, la création de rapports économiques et l'envoi de tout secours possible au peuple. J'ai été reçu d'une façon merveilleuse par les représentants communistes, bien qu'ils savaient que je n'étais pas socialiste et bien que j'aie admis, devant leurs chefs, que mes habits civils étaient un déguisement. Ils ont une forte amitié pour l'Amérique, ont confiance au Président Wilson et ils sont convaincus que nous venons à leur secours, et, qu'avec nos ingénieurs, nos aliments, nos professeurs et nos fournitures, ils vont créer un gouvernement, en Russie, qui mettra en force les droits du peuple comme aucun autre gouvernement ne l'a jamais fait. Je suis tellement convaincu de la nécessité pour nous de faire immédiatement des démarches pour mettre fin à la souffrance de ce peuple merveilleux, que je suis prêt à parier tout ce que j'ai sur la conversion de 90 pour cent des hommes d'affaires que je pourrais amener à Pétrograde pendant deux semaines.

Il est inutile pour moi de vous dire que la plupart des histoires qui sont venues de Russie sur les atrocités, les horreurs, l'immoralité, ont été fabriquées à Viborg, Helsingfors ou Stockholm. Les horribles massacres, qui devaient avoir lieu au mois de novembre dernier, n'ont été connus à Pétrograde que par les journaux de Helsingfors. Que quiconque ait jamais cru, même pour un moment, à la nationalisation des femmes, semble une impossibilité pour n'importe qui à Pétrograde. Aujourd'hui Pétrograde est une ville d'ordre—et c'est probablement la seule ville au monde, par sa grandeur, qui n'a pas de police. Bill Shatov, chef de police, et moi étions à l'opéra l'autre soir pour entendre chanter Chaliapine dans Boris Gudnov. Il s'est absenté de bonne heure, en disant qu'il y avait eu un vol la nuit précédente, par lequel un homme avait perdu 5,000 roubles, que c'était la premier vol depuis plusieurs semaines, qu'il soupçonnait quel en était l'auteur et qu'il s'en allait arrêter cet homme, cette nuit-là même. Personnellement, je crois que Pétrograde est plus sûr que Paris. La nuit il y a des automobiles, des sleighs-voitures à patins—et du monde dans les rues, à minuit, en bien plus grand nombre qu'il y en avait à Paris, quand j'ai quitté il y a cinq semaines.

Le plus étonnant, c'est de voir que la grande foule des prostituées est disparue. Je n'ai pas vu une femme de mauvaise vie depuis que je suis parti pour Pétrograde, et les étrangers qui ont été là durant ces trois derniers mois, disent la même chose. La politique du gouvernement actuel, m'a-t-on dit, a eu pour effet de faire disparaître de la Russie cette excroissance de la civilisation moderne.

La mendicité a diminué. J'ai demandé d'être conduit dans les quar-